ÉRIC
VUILLARD

La bataille d'Occident

RÉCIT

un endroit où aller

ACTES SUD

« un endroit où aller »

LA BATAILLE D'OCCIDENT

Alternant ironie, portraits intimes, scènes épiques ou émouvantes, *La Bataille d'Occident* propose un récit très personnel – historique, politique et polémique – de la Grande Guerre.

Extrait du texte

Car déjà le monde grésille, déjà les archiducs sont en rang, déjà quelque chose bégaye, et fabrique tout ce qu'il faut d'obus et de canons. C'est une surprise la guerre, qui se prépare. Les grands fronts se penchent et hochent. La peur épluche les fautes, repasse les plis, trépigne. On prépare son prêche. Le gril est prêt, la truelle racle le mur, on va pouvoir rompre la chair comme du pain.

É. V.

ÉRIC VUILLARD

Eric Vuillard, né en 1968 à Lyon, est écrivain et cinéaste. Il est l'auteur de quatre livres : Le chasseur *(Michalon, 1999) et, aux éditions Léo Scheer,* Bois vert *(2002),* Tohu *(2005) et* Conquistadors *(2009). Il publie en 2012 deux récits chez Actes Sud,* La bataille d'Occident *et* Congo.

DU MÊME AUTEUR

LE CHASSEUR, Michalon, 1999.
BOIS VERT, Léo Scheer, 2002.
TOHU, Léo Scheer, 2005.
CONQUISTADORS, Léo Scheer, 2009.
CONGO, Actes Sud, 2012.

Il a été tiré de l'édition originale
de cet ouvrage soixante exemplaires sur vélin pur
chiffon des papeteries Malmenayde,
signés par l'auteur, numérotés
de 1 à 60, réservés à la librairie
Pierre Bravo Gala, à Paris.
Il a été tiré en outre trois cents exemplaires, sous
jaquette spéciale, réservés à la librairie
Le Livre, à Tours.

L'auteur a bénéficié, pour la rédaction de cet ouvrage, du soutien du Centre national du livre.

© ACTES SUD, 2012
ISBN 978-2-330-03338-5

ÉRIC VUILLARD

La bataille d'Occident

RÉCIT

un endroit où aller
ACTES SUD

à Henri Roll

La guerre sera fraîche et joyeuse.

GUILLAUME II

PRÉMICES



IL Y EUT d'abord un goût commun. Une élite raffinée et fière. Les petits-fils de la reine Victoria occupaient le trône d'Angleterre et d'Allemagne, un même derrière avait posé ses fesses sur deux chaises. Toutes les couronnes d'Europe possédaient des ancêtres qui avaient dormi dans les mêmes draps. La consanguinité régnait sur une morale rigide à l'échelle d'un continent. Le Kaiser était colonel de dragons de l'armée britannique, et son cousin George V l'était dans la garde prussienne. Tout était pour le mieux. On distinguait mal les premiers ministres, les rois, les présidents. L'autorité avait à peu près partout la même allure barbue, les hommes portant tous au menton une jolie fraise de dindon. Un tourisme chic réunissait chaque été tout le monde sur la côte française, on jouait au whist, on partageait les mêmes maîtresses. A part ça,

les seuls étrangers que l'on pouvait croiser loin de chez soi étaient des marins, des domestiques ou des voleurs. C'était un monde d'une antériorité fière, mais qui se finançait à la lèpre des murs. On régnait sur son empan de félicité grâce à l'argent du copra et du caoutchouc, grâce à la sueur de tout un peuple de travaux. C'était la France de Feuillade et de Mistinguett, celle de Fallières et de Poincaré. Fallières est un gentil monsieur qui fut président. Pendant toute la première partie de son mandat, il gracia tous les condamnés à mort. Il rencontra Nicolas II, à Cherbourg, ils burent le thé pour renforcer la Triple Entente. En 1912, il instaura l'isoloir – petit clapier où, derrière un rideau, l'homme broie ses limites et lève le poing. Lors du naufrage du *Titanic*, il présenta ses condoléances au monde entier, mais il oublia de les présenter aux familles françaises et partit en vacances.

A l'époque, les régiments de dragons forment le gros de la cavalerie française. On y voit tout un attirail de péplum : crinière, pantalons garance, grand équipement de ceinturon. Mais les Autrichiens ont poussé l'art de la guerre et du plumage encore plus loin que les Français : leurs régiments se reconnaissent à de subtiles nuances de couleur : le cerise, le rose, l'amarante, le carmin, l'écarlate ou

le homard. Les Anglais et les Allemands, eux, sont vêtus de kaki ou de vert-de-gris, c'est plus moderne, mais plus triste. Qu'on imagine à présent toutes ces armées couvertes de galons, de panaches, ces tenues de golf mélangées avec le tartan, le kilt, le pompon, ces képis colorés et ces casques à pointe, toutes sortes de hures picardes ou bataves, sifflant, marchant au pas, dans une grande flaque de soleil ! Voilà une guerre qui se prépare, tout un attirail de sottises, un retard inouï, des progrès bien vilains, un héroïsme qui va être broyé par le fer. Car c'est un monde étrange, double : à la fois très ancien, monde de salpêtre et de roses trémières, monde d'éventails et de mauvaises valses, mais aussi le monde des premiers tanks, des obusiers, des premières grandes machines à faire mourir. Les saint-cyriens iront au feu en belle tenue, on verra de jeunes puceaux, casoars et gants blancs, parader quelques jours, avant que les premières rafales de mitrailleuses ne fauchent leurs plumes.

Dès 1810, la Prusse s'est dotée d'une école de guerre. Les mots "école" et "guerre" font côte à côte un étrange effet ; on imagine des élèves en rang, portant des bottes trop grandes pour eux, des dortoirs où l'on vous réveille au clairon. Et que va-t-on

apprendre dans une école de guerre ? A claquer des talons. Car il faudra attendre encore un peu pour qu'un véritable apprentissage de la guerre se développe. Les premières écoles de guerre sont destinées à fabriquer des subalternes, des domestiques spécialisés, capables de seconder les maîtres dans leurs tâches. C'est que longtemps, on va continuer à choisir les cadres de l'armée sur les recommandations d'une veille cousine, parmi les fils de famille. Il faut rester entre amis, la guerre se joue comme une pièce de théâtre dont on doit connaître le texte depuis sa tendre enfance, les premiers rôles sont réservés, seules les baïonnettes se tiennent en file indienne dans le râtelier et attendent n'importe quelle main pour les saisir. La victoire foudroyante de la Prusse sur la France en 1870 va modifier ces anciennes habitudes. Désormais, on fabriquera des officiers comme on produit des canons. On leur fera rentrer dans la tête toutes les théories nécessaires ; ils participeront à des simulations, à des sortes de jeux pour adultes. Regardez à présent ces grands benêts courir dans les campagnes froides et griffonner leur carnet. Ils tracent des courbes, des flèches, raturent, refont un mouvement d'encerclement, puis de dégagement, et vlan ! tout est perdu. On note les exercices. Les grands gamins dessinent, courent dans les guérets, travaillent

en équipe, étudient les probabilités de mourir et de faire mourir. C'est tout un jeu immense et passionnant qui naît, à tel point qu'on pourrait un instant croire qu'ils ne vont plus jamais se battre, mais seulement y penser. On pourrait croire qu'ils vont dorénavant courir, noter, imaginer, anticiper, se corriger, que les larges feuilles où ils tracent leurs lignes de feu concentreront toutes les guerres à venir et que les week-ends de permission de ces étranges écoliers seront les armistices rêvés de leurs armées de morve et de carton.

Mais ce n'est pas un jeu. La sélection est féroce. On trie les étudiants comme aujourd'hui les charolais. Toute une science de l'embauche est en train de naître. On recrute des élèves sérieux et brillants, loin du *furor* ou de l'*impetus*. La guerre se détache presque totalement de l'ordre ancien. La raison domine, c'est-à-dire le temps, le nombre et l'addition glacée des forces. Il faut de bons capitaines, de bons lieutenants, il faut des terrassiers, des maréchaux, des cantiniers, des chevaux, des cambuses, des uniformes et des trompettes. Tout cela est à présent en tête d'une colonne ou d'une ligne de compte. Il faut prévoir, classer, combiner. Tout devient un métier et la guerre est une immense entreprise qui se prépare sans cesse. On ne peut pas vivre sans y penser, on ne peut

pas vivre une nuit sans pondre un obus. Et la grande fourmilière pleine d'œufs gris n'est rien d'autre que le résultat d'un calcul précis, permanent, effarant ; et qui, plus que toute autre chose, plus que son résultat lui-même, plus que son objectif abstrait de vaincre et de détruire, semble être l'effroyable machination du rien. Car, en un sens, personne, pas la plus petite âme, ne participe à l'élaboration réelle de tout ça. Seulement, des millions de mains portent, tirent, lissent, tranchent, déposent, accumulent les douilles, la poudre, les lames d'acier, des millions d'yeux regardent et ne voient pas. Sublime furie de l'homme, si douce, si efficace. Le contremaître, l'ouvrier, le marchand, tous – à part quelques patriciens circonspects –, tous vont à la guerre les yeux bandés, tous avancent la main sur le cœur vers l'inconcevable. Bien sûr, il y a l'esprit de revanche, ces raisons qu'on invoque. Mais cela ne suffit pas, cela ne suffit jamais à expliquer pourquoi un beau jour des millions d'hommes viennent en chantant tous ensemble se placer les uns en face des autres et se tirent brusquement dessus. Il y a là un calendrier de l'âme que personne ne connaît vraiment et qu'aucun faisceau de causes, qu'aucune explication, si convaincante soit-elle, n'épuise.

Donc, nous voici avec de jeunes officiers compétents, de magnifiques costumes,